

d'un document apporté d'ailleurs. On pourra certes discuter ce point, mais il n'en reste pas moins qu'avec cette étude, M. Di Fazio nous offre une excellente synthèse sur la question des Volsques – quand bien même il est le premier à souligner les zones d'ombre qui subsistent.

Dominique BRIQUEL.

Aline ESTÈVES, *Poétique de l'horreur dans l'épopée et l'historiographie latines*, Bordeaux, Ausonius, 2020 (Scripta Antiqua, 127), 24 × 17 cm, 471 p., 30 €, ISBN 978-2-35613-330-4.

Cet ouvrage est issu d'une thèse de doctorat soutenue en 2005 à l'Université Paris-Sorbonne. A. Estèves y traite de l'horreur dans l'épopée et l'historiographie latines, de l'époque cicéronienne à l'époque flavienne, en s'efforçant de retrouver l'appréhension que pouvaient en avoir les Anciens. Elle désire par là s'affranchir d'un regard moderne, informé par la culture chrétienne, qui serait nécessairement critique à l'égard de Romains enchaînant les guerres et prisant les jeux de l'arène. L'ouvrage revendique une dimension anthropologique ; il s'agit de différencier ce qui relevait pour la civilisation romaine « du fait ordinaire, connu et acceptable, et ce qui relevait par contraste pour elle de l'inconnu, de l'extraordinaire et de l'inacceptable » (p. 18). L'introduction générale de l'ouvrage s'emploie à justifier et préciser la méthodologie devant permettre d'identifier, dans le corpus choisi, ce qui relève d'une horreur proprement romaine. Cette démarche louable de l'auteur manque cependant de clarté par le va-et-vient constant qui est opéré, dans les parties introductives, entre antiquité et modernité, entre fiction et réalité, entre les définitions et les représentations contemporaines de l'horreur, qu'illustrent les très fréquentes citations de Stephen King, et la volonté affirmée d'échapper à l'influence de notre sensibilité moderne, entre le désir de restaurer un regard romain sur l'horreur et celui, énoncé dès l'introduction, d'y déceler des convergences avec notre actualité culturelle, d'y trouver un héritage. La notion d'horreur ainsi que l'intention de l'auteur se perdent dans ces mouvements contradictoires. L'ouvrage opte alors, dans un premier temps, pour un sens subjectif de l'horreur, lequel autorise des réflexions diachroniques : l'horreur s'y définit comme une peur extrême et exceptionnelle ; elle se caractérise « sur le plan émotionnel comme une forme de peur que son caractère extraordinaire distingue des peurs plus communément éprouvées » (p. 29). L'auteur délimite un ambitieux corpus, lequel comprend « pour l'historiographie le *Bellum Gallicum* et le *Bellum Ciuile* de César ; le *Bellum Iugurthinum* et le *Bellum Catilinae* de Salluste ; les livres 21-30 de l'*Ab urbe condita* de Tite-Live ; les deux monographies, les *Historiae* et les *Annales* de Tacite. Pour l'épopée, il comporte l'*Enéide* de Virgile, la *Pharsale* de Lucain, les *Punica* de Silius Italicus et la *Thébaïde* de Stace » (p. 24). A. Estèves ne traite pas de la tragédie romaine, soulignant avec raison que les analyses de l'horreur portant sur celle-ci sont nombreuses, et concentre sa problématique sur l'épopée et l'historiographie : « comment, et à quelle fin, poètes épiques et historiens romains sollicitent-ils la notion d'horreur dans leurs œuvres, sachant que son caractère excessif, en matière de peur comme de violence, exclut a priori son exploitation de la topique épique et historiographique ? » (p. 24). Notons que, dans cette introduction où l'auteur défend l'originalité de son projet de lecture, s'interroge sur les représentations d'émotions extrêmes et présente une critique savante qui serait ennuyée par les scènes de violence, qui assomilerait très largement l'horreur au mauvais goût et réserverait son étude à la seule tragédie, il est étonnant que ne soit pas évoqué l'engouement actuel de la critique pour le sublime, illustré ces dernières années par de nombreuses publications, sublime qui est pourtant indissociable de la démesure du *pathos*, du choc de l'épouvante, de l'émotionnel de l'excès, sublime qui a notamment permis de porter un regard nouveau sur les

épiques de Lucain, Stace ou Silius Italicus et de reconsidérer le rôle et la réception des passions les plus violentes, participant ainsi à la réhabilitation de ces œuvres. La considération de la critique littéraire dans l'ouvrage d'A. Estèves manque donc là de nuances. Si l'introduction générale souffre de ces fragilités, la première partie, consacrée à la lexicologie, livre une solide et minutieuse analyse du lexique de la peur dans les deux genres considérés. Elle fournit aux chercheurs une précieuse synthèse des études portant sur la peur dans la littérature latine avant de développer avec une grande précision et un souci d'exhaustivité les différences sémantiques entre les divers types de peur, tant au niveau de la physiologie que de la psychologie. Tout au long de cette partie lexicologique, la spécificité du terme *horror* et du lexique *horrere* est défendue par l'auteur qui définit l'*horror* comme une peur exceptionnelle, « une peur intense si extrême qu'elle en devient excessive » (p. 115) ; l'*horror* répondrait ainsi précisément à la définition que l'introduction donnait de l'horreur, ce qui paraît assez contestable (dans le corpus choisi, voir par exemple Stat., *Th.* I, 494). Cette partie lexicologique permet de passer à celle thématique, l'identification de l'horreur subjective amenant à celle objective. A. Estèves explore l'imaginaire romain de l'horreur en identifiant trois motifs archétypaux de l'*horror* : la noirceur, la démesure, la laideur. Puis elle se penche sur l'évolution diachronique des *loci horrendi* en s'attachant aux thèmes des forêts, montagnes, grottes et Enfers. Ces thèmes, qui constituent autant d'archétypes de l'horreur, sont l'occasion d'analyses textuelles comparatives très intéressantes qui mettent en lumière les jeux de *uariatio* d'un auteur à l'autre, d'un genre à l'autre. On regrette toutefois l'usage de termes anachroniques, tel celui de « maniérisme » (p. 162) caractérisant Stace, tel celui de « baroque » (p. 177) appliqué à l'imaginaire de Silius Italicus. La troisième partie, qui interroge l'esthétique, se penche sur les procédés auxquels les auteurs ont recours pour représenter les phénomènes horribles. Soulignons d'emblée que la distinction qu'opère A. Estèves entre les « *phantasiai* de la beauté », « le domaine du beau et du bien », relevant de « l'*horror ad uenerationem* », et les « *phantasiai* de la laideur », « le domaine du laid et du mal », relevant de « l'*horror ad odium* », ainsi que la notion de « sublime inversé » ou de « parodie du sublime » (p. 320) sont problématiques et semblent toutes deux appartenir à une sensibilité moderne, désireuse de moraliser la réception de l'*horror* comme celle du sublime. Là encore, on est gêné par les anachronismes dans la caractérisation de l'esthétique des poètes ; ainsi l'auteur voit chez Lucain la naissance du « grotesque monstrueux » et chez Stace celle du « maniérisme monstrueux » (p. 320). Au-delà de ces réserves, cette partie, qui développe les procédés d'amplification (*emphasis, euidentia, tumor*), offre au lecteur de passionnants commentaires de scènes horribles, où sont finement décelés les différents effets de dramatisation. Dans la dernière partie de l'ouvrage, A. Estèves s'intéresse à la réception recherchée par les récits d'horreur. Elle y démontre une cohérence poétique des *phantasiai* de l'horreur, lesquelles sont abordées d'abord sous l'angle de la *delectatio* puis de l'*utilitas*. Quoique cette partie congédie sans doute un peu trop rapidement le plaisir du sensationnel que procure l'horreur pour se concentrer sur le plaisir intellectuel, elle apporte une analyse éclairante de cette *delectatio* esthétique, qui fait appel à la culture et où l'on apprécie *ars* et *ingenium*, et évoque avec pertinence non seulement l'émulation littéraire mais encore celle qui s'instaure entre ces *phantasiai* de l'horreur et les arts plastiques ou le théâtre. L'auteur insiste alors sur la fonction que les textes normatifs assignent, de l'époque cicéronienne à l'époque flavienne, à la *delectatio* : celle de servir l'*utilitas* ; « la *delectatio* est un stratagème destiné à assurer l'*utilitas* du récit » (p. 371). Et la distinction entre *horror ad uenerationem* et *horror ad odium* ressurgit afin d'explorer les ambiguïtés d'une *laudatio* mitigée ou d'une amplification de la violence héroïque, empêchant une claire perception des « héros du bien » et des « héros du mal » (p. 430), ambiguïtés

que l'auteur attribue à l'expérience traumatisante des guerres civiles, celles de 49 comme celles de 69. En somme, la principale faiblesse de cet ouvrage reste sa méthodologie qui peine à convaincre et fragilise la définition donnée de l'horreur, l'identification de l'*horror* à notre « horreur », le départ fait entre l'*horror ad uenerationem* et l'*horror ad odium*, ainsi que ce dialogue qu'A. Estèves veut établir, dès l'introduction, entre l'*horror* romaine et l'horreur contemporaine, cette filiation que constamment rappellent les citations de Stephen King ponctuant chaque chapitre. Néanmoins le livre, par l'importance du corpus étudié, par la richesse et la minutie de ses analyses des lexiques et des thèmes de la peur, par la précision de ses commentaires diachroniques des scènes horribles, constitue une importante contribution aux réflexions actuelles sur la poétique de l'horreur.

Anne LAGIÈRE.

Karl-Joachim HÖLKEKAMP, Julia HOFFMANN-SALZ, Katharina KOSTOPOULOS & Simon LENTZSCH (ed.), *Die Grenzen des Prinzips. Die Infragestellung von Werten durch Regelverstöße in antiken Gesellschaften*, Stuttgart, F. Steiner, 2019, 25 × 18 cm, 240 p., 50 €, ISBN 978-3-515-12358-7.

Il volume miscelaneo contiene, oltre a una introduzione di carattere generale, quattordici contributi, di cui uno focalizzato sull'analisi dei principi, sette incentrati su problemi riguardanti il mondo greco e sei su problematiche relative a quello romano (per i titoli, si veda: <https://elibrary.steiner-verlag.de/book/99.105010/9783515123600>). Si tratta dei contributi nell'ambito del Colloquio *Die Grenzen des Prinzips. Die Infragestellung von Werten durch Regelverstöße in antiken Gesellschaften*, che si è svolto dal 29 al 30 gennaio 2016 presso l'Università di Köln. Gli autori e le autrici di questo volume si propongono di rispondere ad alcuni quesiti riguardanti le società antiche, sia quella greca che quella romana, e anche riguardanti i cambiamenti di valori e di concezioni della politica, della religione, della società e dell'economia. Essi presentano, documentando con numerosi esempi tratti sia dal mondo greco che da quello romano, le differenti modalità con cui questi due mondi si relazionavano con regole, norme, principi codificati e contingenze. Non solo: essi mettono in luce la modalità e le conseguenze con cui le società antiche infrangevano le regole e disattendevano le norme. Inoltre evidenziano come questi conflitti nelle rispettive comunità abbiano portato a una trasformazione dei valori e dei principi esistenti o, in taluni casi, alla loro affermazione e alla loro conferma. Nell'introduzione (p. 9-17), Julia Hoffmann-Salz, Katharina Kostopoulos e Simon Lentzsch affermano che lo scopo del volume è quello di fare luce sulle modificazioni dei valori e dei principi nell'ambito delle società antiche. Le tematiche afferenti ai vari ambiti, che non vengono affrontate teoricamente ma attraverso analisi puntuali di eventi, situazioni, fatti e personaggi finalizzati a evidenziare i problemi, i punti di criticità e le eventuali soluzioni, permettono fra l'altro una lettura in filigrana di alcuni dei problemi delle nostre società contemporanee. Karl-Joachim Hölkeskamp (p. 19-24) ha sottolineato lo stretto legame e i rapporti di interazione fra i concetti-chiave di valore, principio, norma e regola esistenti nelle società antiche, con lo scopo di cogliere le differenze più o meno significative fra *lex – ius – mos maiorum – exemplum*, ma anche fra *nomos – nomos agraphos e themis – themistes*. Egli sostiene la necessità di dare una base concreta alla teorizzazione di questi principi, per altro fondamentali per le società greche e romane, e afferma che è possibile raggiungere questo obiettivo con l'analisi di fatti concreti, come sarà possibile constatare nei diversi contributi del volume. Gunnar Seelentag (p. 25-45) circoscrive la sua analisi alle problematiche inerenti alla Grecia antica, in modo particolare focalizzando la sua attenzione sull'epica omerica in quanto questa permette un orientamento di più vasto respiro e un'analisi differenziata delle norme, ma soprattutto